

La trame du présent *(The Plot of the Present)*

François Hartog

Abstract

The present has become the major category of our time to the point of subsuming the past as the future in presentism. What are the ins and outs of this new regime of historicity that has emerged since the 1970s? Today, the only ones to mobilize the future are the transhumanists who move the border to the very heart of humanity.

Keywords: Future, presentism, globalization, transhumanism, Anthropocene

Résumé

Le présent est devenu la catégorie majeure de notre époque jusqu'à subsumer le passé comme l'avenir dans le présentisme. Quels sont les tenants et les aboutissants de ce nouveau régime d'historicité qui s'est imposé depuis les années Soixante-dix ? Aujourd'hui, les seuls à mobiliser le devenir sont les transhumanistes qui déplacent la frontière au cœur même de l'humain.

Mots-clés: Futur, présentisme, mondialisation, transhumanisme, anthropocène

Le présent est notre lieu et notre milieu. Nous sommes embarqués, et il en fut toujours ainsi pour toutes les communautés humaines. Mais pour en appréhender la trame ou la texture, il faut commencer par s'en distancier, en sachant qu'il n'est le même ni pour tous ni partout, et qu'il est bien difficile de lui assigner des limites sûres. Malgré tout,

existent nombre d'instruments de distanciation, puisque c'est la démarche même de toutes les sciences sociales : observer, mesurer, évaluer, interpréter, comparer. Grâce à ces enquêtes multiples, nous en savons donc, en fait, beaucoup sur le présent ou, plutôt, sur les différents présents. Et même de plus en plus, compte tenu des possibilités qu'ouvre le développement rapide du *big data*. Mais cet accroissement des connaissances risque aussi d'en accentuer le morcellement. Si nous savons de façon de plus en plus précise ce que c'est que vivre dans le présent (selon que vous êtes ouvrier, cadre, chômeur, jeune, vieux, migrant, etc.), nous ne voyons pas forcément mieux quel est ce présent : sa trame et sa texture. Pour prendre une image, nous en appréhendons de mieux en mieux les détails, mais pas forcément ce qui a présidé à la composition du tableau. En ce point, l'historien peut apporter sa contribution, en proposant des allers retours entre présent et passé par le relais de la comparaison.

C'est ce que j'ai fait, il y a près de vingt ans, quand j'ai suggéré de nommer présentisme le moment contemporain. Ce diagnostic résultait d'une prise de distance maximale, puisqu'il s'agissait de comparer des présents du passé avec le nôtre, en s'arrêtant sur des moments de crise du temps (Hartog, 2012). Que voulais-je dire, après d'autres et avec d'autres ? Que nous étions passés d'une configuration où le futur était la catégorie dominante à une nouvelle où le présent venait à se trouver investi de ce rôle. Quand le futur occupait le premier rôle, il éclairait, en effet, le présent et le passé, et, porté par le progrès, il invitait, obligeait le plus souvent à marcher de plus en plus vite vers un avenir gros de promesses. Accélérer et moderniser ont été ses maitres-mots. Toute une part du XIXe siècle a ainsi été intensément futuriste. Mais, deux Guerres mondiales et quelques révolutions plus tard, alors que les promesses les plus radieuses avaient viré au cauchemar, il devenait impossible de croire que progrès et progrès de l'humanité marchaient de pair. S'est alors ouverte,

dans les années 1970, ce qu'on a vite appelé une crise de futur, soit un futur qui se fermait, alors que, comme en contrepartie, le présent prenait une place de plus en plus grande. Si l'occasion en a été le premier « Choc pétrolier » (1973) et ses suites sur les économies occidentales, la crise venait, en fait, de bien plus loin. Pour la première fois, une décision de portée mondiale échappait à l'Occident.

Le présent est devenu à la mode et, très vite, une injonction : il faut non seulement être de son temps, mais travailler et vivre au présent. Ne jamais être en repos, être flexible, mobile, répondre à la demande, innover sans relâche sont ses mots d'ordre. Bien vite, les nouvelles technologies de l'information ont porté, diffusé, démultiplié les possibilités d'exploiter ce qu'on nommait le « temps réel ». Paradoxalement, alors que, d'un côté, le présent tend à presque s'abolir dans l'instant, il ne cesse, de l'autre, de s'étendre tant en direction du passé que de l'avenir : jusqu'à devenir omniprésent, cannibalisant les catégories du passé et du futur, c'est-à-dire fabriquant quotidiennement d'abord puis, à chaque instant et en continu, le passé et le futur, dont il a besoin. Un peu partout, la publicité ne manque pas de claironner que le futur commence « demain » ou, mieux, « maintenant ». Le « changement » ne fut-il pas, lui aussi, annoncé pour « maintenant », lors de la campagne présidentielle de 2012 ?

A ce présent oscillant entre le presque tout et le quasi rien, il faut ajouter encore une dimension. Car ces décennies ont aussi été celles des « années-mémoire », selon l'expression de Pierre Nora. *Shoah*, le film de Claude Lanzmann, sorti en 1985, en témoigne avec une force singulière, tandis qu'entre 1984 et 1992, *Les Lieux de mémoire* de Nora font appel à la mémoire pour récrire l'histoire. Ce sont en ces années que « demande » de mémoire, « devoir » de mémoire, « droit » à la mémoire prennent une place de plus en plus grande dans les espaces publics (médiatiques, judiciaires, culturels). Bientôt, la mémoire et son alter ego, le patrimoine, deviennent deux figures

obligées des discours et des agendas politiques. Un peu partout les commémorations se multiplient et sont l'occasion de grandes messes (nationales, patriotiques, chauvines parfois, protestataires aussi...). Des politiques mémorielles se mettent en place débouchant souvent sur des lois mémorielles. Le présentisme ne croit plus en l'histoire, mais il s'en remet à la mémoire, qui est, en somme, une extension du présent en direction du passé, par évocation, convocation de certains moments du passé (le plus souvent douloureux, cachés, oubliés...) dans le présent. Mais sans ouverture vers le futur, sauf celle que portent les « Jamais plus », qui indiquent d'abord un retour sur un passé dont on proclame la clôture. Souvent, les parcours des Musées de la mémoire, dont le nombre s'est multiplié à travers le monde, s'achèvent sur cette injonction morale : ne pas oublier pour ne pas recommencer.

L'Histoire, en revanche, celle dont le XIXe siècle avait élevé au rang de divinité majeure, ouvrait vers le futur et était téléologique (que ses héros fussent la Nation, le Peuple, le Proletariat) (Hartog, 2016). Ce faisant, elle était plutôt du côté des vainqueurs ou de ceux qui, provisoirement vaincus, seraient victorieux demain, alors que la mémoire est devenue l'instrument ou l'arme de ceux qui n'ont pu parler ou qu'on n'a pas entendus, des oubliés (de l'histoire), des minorités, des victimes. Mémoire et présentisme vont donc de pair. La mémoire permet d'échapper à un présent, où les repères s'effacent à grande vitesse, sans le quitter pour autant. Faire face à ce passé qui, comme on l'a dit, ne passe pas (celui des crimes contre l'humanité et des génocides), est donc aussi une des modalités du faire face au présent, puisque ce passé est non seulement encore présent, mais du présent. L'imprescriptibilité du crime contre l'humanité n'entraîne-t-elle pas que le criminel, sa vie durant, demeure contemporain de son crime ? Car, pour lui, justement le temps ne « passe » pas, mais, du même coup, pour nous nous plus.

Faire face au présent, le diagnostiquer, c'est aussi percevoir qu'il n'y a pas un seul présentisme, le même pour tous, mais des présentismes. Au moins deux : il y a, d'un côté, celui qui est choisi, celui de ceux qui, connectés, mobiles, agiles, sont reconnus comme les « gagnants de la mondialisation » et, de l'autre, celui qui est subi, celui de tous ceux qui sont interdits de projets, qui ne pouvant littéralement pas se projeter vers l'avenir, vivent, survivent même au jour le jour. Leur seul univers est la « précarité », voire la « grande » ou « très grande précarité ». Aujourd'hui, le plus démuné est le « migrant » (il n'est ni un émigré ni un immigré, mais un « migrant »), comme s'il était enfermé dans le présent sans fin de la migration. Entre le présentisme le plus complètement choisi et le plus subi, existent assurément toutes les situations intermédiaires. Mais nous percevons de plus en plus nettement que des temporalités trop désaccordées entre groupes sociaux, classes d'âge ou classes sociales sont porteuses de dangers. La discordance des temps ne produit pas, mais alimente le conflit social. Quand des contemporains partagent le même présent, tout en étant simultanément dans un autre temps, le dénivelé, s'il grandit trop, peut nourrir des mouvements de repli, de refus, de colère. Les distances spatiales entre centre et périphérie sont au moins autant des distances temporelles. Depuis quelques années, l'Europe en fait presque quotidiennement l'expérience, avec les traductions politiques que l'on voit.

Aussi entend-on, ici et là, des appels à sortir du présentisme ou du court-termisme (terme emprunté à la finance) et à rouvrir l'histoire. S'opère une prise de conscience que cette bulle si en phase avec l'économie globalisée – celle d'un capitalisme financier et des grandes entreprises du Net, pour qui chaque instant (même de l'ordre de la milli seconde), doit générer des profits – est porteuse de dangers sérieux. Mais en finir avec le présentisme ne se décrète pas ! D'autant moins qu'en régime présentiste, le temps historique, tel que

nous le connaissions, patine ou n'embraye pas. Le temps historique, porté par le futur, s'alimentait, en effet, de l'écart entre le champ d'expérience et l'horizon d'attente (pour reprendre les catégories de Reinhart Koselleck), – et un écart qui allait en augmentant plus l'attente l'emportait sur l'expérience. Or ce temps-là non seulement n'a plus cours mais on ne voit pas comment il reprendrait son cours dans le monde qui se dessine depuis le début du XXI^e siècle. Rouvrir l'histoire passe par la formation d'un nouveau concept d'histoire qui, tout en récusant la tyrannie du présent, puisse rétablir une véritable circulation entre les trois catégories du passé, du présent et du futur et permettre ainsi de vraiment faire face au présent pour agir sur lui.

Qu'en est-il justement du futur ? Il n'a évidemment pas disparu, mais il est saisi selon des modalités nouvelles. D'abord perçu comme fermé ou se fermant (nos enfants vivront moins bien que nous), il s'est mué de plus en plus en un futur menaçant (un temps de catastrophes). Venue du vocabulaire littéraire, la catastrophe est ce qui vous tombe dessus, un malheur et un renversement soudains. Elle est placée sous le signe de l'urgence. Face à elle, semble compter plus l'immédiateté de la réaction que la prévention. On mesure, en effet, le temps qu'il a fallu aux responsables politiques pour venir sur les lieux mêmes (souvent pour « s'indigner » d'un délai perçu comme excessif). Puis, l'effacement de traces et le travail de deuil, quand il y a des victimes, doivent commencer aussi vite que possible. Mais avec les récents attentats terroristes, ce traitement présentiste-instantanéiste de la catastrophe rencontre sa limite, puisqu'ils ouvrent sur un présent qui dure, un présent traumatique qui, pour les survivants et leurs proches, est arrêt du temps. Une commémoration officielle ne peut suffire à le remettre en marche (d'autant moins que le temps du présentiste passe, mais ne « marche » pas).

On conçoit que, face à un futur gros de menaces, le régime présentiste permette la réactivation de schémas apocalyptiques ou mil-

lénaristes : films, séries, livres en témoignent abondamment. Cette industrie se porte bien. Si le moment est bon pour les prophètes de malheur (un malheur en général pas complètement sans retour, du moins dans les fictions), il l'est aussi pour les prophètes de bonheur, gourous et autres *coachs*, qui vous assurent qu'épanouissement, réussite, dépendent de vous et sont à portée de main : ici et tout de suite.

Dans le retournement d'un futur ouvert et de progrès vers un futur menaçant et de déclin, il est sûr que la peur de « l'hiver nucléaire », perceptible dans les années 1950-1960, a joué un rôle capital. Pour Albert Camus, « La civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques » (Camus, 1945). Sartre n'est pas en reste, écrivant dans les Temps modernes « Nous voilà revenus à l'An Mil, chaque matin nous serons à la veille de la fin des temps » (Sartre, 1945). Désormais, la science et la technologie humaines pouvaient, en effet, détruire l'humanité. Les hommes, quelques-uns du moins, étaient devenus les « seigneurs de l'Apocalypse », pour reprendre l'expression de Günther Anders. Mais, pour conjurer la menace, on estimait que la solution résidait dans plus de technologie, soit dans une accélération des progrès de la technologie. Ce fut la course aux armements entre l'Est et l'Ouest, c'est-à-dire une course vers le futur où devait gagner le plus rapide à mettre le futur à la disposition du présent : un futur pour demain, sinon pour aujourd'hui déjà. Le futur, oui, mais, si possible, immédiat. De plus, articles, expositions, publicité présentent l'énergie nucléaire comme le *must* de la ville de demain.

Aujourd'hui, la course aux armements n'a aucunement cessé, mais ceux qui mobilisent le futur avec le plus de succès (au moins médiatiques) sont les transhumanistes. Car cette fois, la nouvelle

frontière n'est plus l'espace mais l'humain lui-même. Et leur promesse est celle d'un homme augmenté, d'une « Humanité + », et finalement d'une post-humanité. « Je crois en la possibilité d'une nouvelle évolution biologique humaine consciente et provoquée, car je vois mal *l'homo sapiens*, cet homme pressé et jaloux, attendre patiemment et modestement l'émergence d'une nouvelle espèce humaine par les voies anachroniques de la sélection naturelle », écrivait il y a vingt-cinq ans le généticien Daniel Cohen (Cohen, 1993: 261). Il y a lieu d'accélérer le mouvement, y compris les « lenteurs » de la sélection naturelle ! Actuellement, le prophète le plus connu de la disruption prochaine, qu'il nomme advenue de la Singularité, est Ray Kurzweil, ingénieur chez Google et futurologue patenté. Il prévoit la Singularité pour 2045, date à laquelle « nous pourrions multiplier notre intelligence effective par un milliard en fusionnant avec l'intelligence artificielle que nous aurons créée », selon ce qu'il répète souvent. Si les transhumanistes sont des futuristes bruyants et forcés qui se font forts de supprimer la mort grâce à la technologie, le futur sur lequel il travaille est, là aussi, un futur proche. Chaque jour rapproche les promesses de l'intelligence artificielle qui connaît un développement exponentiel. En régime d'accélération généralisée, le futur ne saurait échapper à la loi de l'accélération. Ou, pour le dire autrement, ce futur est aussi un futur pour temps présentiste, profondément différent du futur qui avait tout le temps devant lui de Condorcet ou de Renan. Pour eux, l'advenue d'une humanité nouvelle était un horizon très lointain. Condorcet n'envisageait que des progrès indéfinis (sans risquer de date) et Renan comptait facilement en millions d'années.

Une autre raison de la hâte des transhumanistes est la conscience qu'ils ont des menaces pesant sur la Terre, voire du risque d'extinction de l'espèce humaine. Aussi trouver une voie de sortie est d'autant plus urgent. Pour eux, elle procède de la technologie jusqu'à

faire, dans le cas de Kurzweil, de la Singularité une sorte d'apocalypse mais purement technologique. Depuis peu, en effet, notre bulle présentiste a rencontré une menace d'autant plus grave qu'elle est portée par un temps radicalement nouveau, auquel nous ne savons guère faire face : celui de l'anthropocène. Nous savons (même si certains pour différents motifs, s'y refusent) que l'humanité est devenue une force géologique. Son activité a un impact sur ce que les scientifiques appellent désormais le Système-Terre. La manifestation la plus perceptible et la plus débattue en est le réchauffement climatique.

Or le temps de la planète est sans commune mesure avec le temps de l'histoire, celui que nous avons produit pour notre propre usage, quand nous l'avons séparé de celui de la Nature. Il est celui grâce auquel nous avons construit nos récits, donné sens à nos actions et rythmé la marche des peuples. Mais il ne s'agit que de quelques siècles, face à des millions et des millions d'années.

Chercher à saisir la trame et la texture temporelles du présent oblige donc à un double mouvement de mise à distance. Un premier, ordinaire, familier, qui consiste à prendre du recul : observer le présent comme si on n'en était pas pour mieux voir ce dont il est fait. Mais aujourd'hui, s'extraire de la bulle présentiste ne suffit plus, il faut opérer une seconde mise à distance, nettement moins familière, celle-là, qui consiste à s'efforcer de regarder la Terre, planète parmi les planètes, comme si on n'en était pas. Cet exercice redoublé de regard éloigné est passablement plus difficile, mais nous en détourner ou le différer serait lâcheté. Telle est notre tâche d'aujourd'hui.

Références

Camus, A. (1945). *Combat*, 8 août.

Hartog, F. (2012). *Régimes d'historicité, Présentisme et Expériences du temps*. Paris: Seuil.

Hartog, F. (2016). *Croire en l'histoire*. Paris: Flammarion.

Sartre, J.-P. (1945). *Les Temps modernes*, 1, Octobre.

Cohen, D. (1993). *Les Gênes de l'espoir*. Paris: Robert Laffont.